

## LE PARLER FRANÇAIS DE QUIMPER <sup>(1)</sup>

---

Il n'y a pas en Cornouaille de parlers qui correspondent à ceux de la Haute-Bretagne. Je veux dire que l'on ne rencontre pas aux environs de Quimper de patois dont l'évolution rappelle celle des patois d'Ille-et-Vilaine, par exemple. La raison de ce fait est simple à trouver. Alors que tel pays de Haute-Bretagne a été de bonne heure soumis à l'influence française et que très tôt le breton, après avoir coexisté avec le roman, lui a cédé la place, dans la Cornouaille, au contraire, le breton n'a jamais cessé, à partir du VII<sup>e</sup> siècle environ, d'être la langue couramment parlée par le peuple, et le français, lorsqu'il y a pénétré, était déjà une langue fort éloignée du latin, ayant subi presque toute son évolution et comptant depuis de longues années des chefs-d'œuvre littéraires.

Mais si l'on pense que depuis plus de trois siècles le français est enseigné dans ces contrées, qu'il y est parlé depuis cette époque par des personnes qui usent en même temps du breton, qu'il est prononcé par des gosiers accoutumés à des sons spéciaux, on est amené à supposer que ces circonstances ont pu modifier dans une certaine mesure le français correct appris dans les écoles ou à la fréquentation des personnes étrangères au pays. Est-ce à dire que ce français de Quimper soit très spécial et profondément transformé ? Ce serait trop affirmer. Il est néanmoins certain que ce parler présente, au point de vue de la prononciation, du vocabulaire, de la syn-

(1) Les additions de M. J. Loth sont entre parenthèses et suivies des initiales J. L.

taxe des caractères particuliers qu'il n'est peut-être pas sans intérêt de noter <sup>(1)</sup>.

### Prononciation.

La prononciation des *i* et des *u* n'offre rien de particulier, mais les *a*, les *o* et les *e* sont très souvent prononcés d'une façon spéciale.

L'*a* est fermé et très long. La bouche n'est ouverte qu'autant qu'il est nécessaire de le faire pour que cette voyelle ne se transforme pas en *ó* (*o* fermé). — Ex. : *párt*, *riváge*, *aimáble*.

L'*é* est presque constamment substitué à l'*è*. — Ex. : *pére*, *mére*, *frére*, *péne* (peine), *éme* (aime), *plére* (plaire).

De même pour l'*o*. — Ex. : *pórt*, *mórt*, *póste*.

On constate que des mots comme *rivage*, *sauvage*, *horloge*, *loge*, etc., sont prononcés avec un *ch* final. Cette prononciation du *g* (= *j*) dans les mots en *-age* ou en *-oge* s'est étendue par analogie, semble-t-il, à des mots où le *j* était précédé d'un *é* ou d'un *i*. J'ai entendu un *ch* final dans *collège*, *oblige*.

Cependant le son *j* existe en breton. Il n'est donc pas impossible à des Bretons de le prononcer. Et ce fait est d'autant plus curieux que là où le français, au contraire, présente le son *ch*, dans le parler de Quimper on le transforme souvent en *j*. On prononce *j* au lieu de *ch* dans *acheter*, *vache*.

Enfin les deux sons coexistent si bien qu'on les perçoit nettement dans les deux mots suivants, rattachés l'un à l'autre : *une vache blange*, sans doute par dissimilation. On peut dire qu'en général il y a confusion entre le son *j* et le son *ch* <sup>(2)</sup>.

Le groupe *bl* se prononce *pl* en général partout où il se trouve. Quelquefois même on ne perçoit, quand il est final, que le son *p*. Cf. *P. de Pl.*, § 168 : *cāpāp*, *visip* (pour capable,

(1) Je n'indique pas ma bibliographie qui est restreinte. Toutefois, comme j'aurai souvent l'occasion de renvoyer le lecteur à deux ouvrages : le *Glossaire du parler de Pléchédel* de MM. Dottin et Langouet, et le *Lexique étymologique du breton moderne* de M. Victor Henry, je désignerai ces deux ouvrages, le premier, par : *P. de Pl.*; le second, par : *Lex. H.*

(2) Cf. Ernault, *Revue celtique*, t. XVI, p. 184.

visible). Ce qui revient à dire que là encore la sourde tend à se substituer à la sonore correspondante.

Je ferai la même remarque à propos des groupes *tr*, *dr*, qui, l'un et l'autre, sont réduits à *t* : *cit*, *roussdt* (cidre, rous-sâtre).

La voyelle *eu* est très souvent fermée et longue là où elle est, en français correct, ouverte et brève, par exemple dans *cœur*, *neuf*.

Dans certaines monosyllabes le son *wa* (*oi*) reprend son ancienne valeur de diphtongue. Ce phénomène est particulièrement sensible dans les formes du pronom personnel *moi*, *toi*, que l'on prononce à peu près ainsi : *mo-a*, *to-a*. Un très fort accent frappe la première voyelle.

Cet accent, qui n'est du reste pas particulier au pays de Quimper, mais qui se retrouve avec quelques légères modifications d'intensité dans toute la Bretagne bretonnante, est ce qui contribue peut-être le plus à donner au parler français de ces régions une physionomie spéciale. Il affecte presque constamment la syllabe pénultième. — Ex. : *tu aúras du poisson ?* — *réveur*, *embárquer*, *envóyer*, *instituteur*.

Pour ce qui est des consonnes, en plus de la substitution de la sourde *p* à la sonore *b*, que j'ai déjà relevée, du *t* au *d*, qui manifeste une tendance semblable, je signalerai la chute de *v* devant *wa* initial (*voi-*) : *wátur* (voiture), *wayajé* (voyager), *wale* (voile).

Le *c* initial (*k*) est remplacé généralement par le *k* palatal. Cf. *P. de Pl.*, § 155.

Le *g* final devient *k* : *fátik* (fatigue). Cf. *P. de Pl.*, § 155.

Le pronom démonstratif *celui-ci*, *celui-là* est prononcé *sui-si*, *sui-lá*.

### Vocabulaire.

Le vocabulaire présente trois sortes de mots : 1° des mots français dont le sens ordinaire a subi une extension ou une dérivation considérable; 2° des mots d'origine bretonne qui sont passés tels quels dans le parler français; 3° d'autres mots

d'origine bretonne également qui ont été plus ou moins modifiés jusqu'à ce qu'ils aient pris une allure française. De ces trois catégories, seules la première et la troisième sont intéressantes. A propos des uns on remarquera ou bien qu'ils ont gardé le sens qu'ils avaient au XVII<sup>e</sup> siècle, ou bien qu'ils sont employés avec des acceptions qu'ils n'ont jamais eues en français; à propos des autres, qu'ils décèlent un curieux effort « d'accommodation ». Je ne ferai qu'une seule liste qui comprendra ces trois catégories.

*arbre à pommes, arbre à cerises* : pommier, cerisier; traduction du breton *gwesen-avalou, gwesen-gérez*.

*badaweller* : être gai, s'amuser; déformation à physionomie française du mot breton, emprunté lui-même au français *badaourez*; cf. *Lex. V. H.*

*balbous* : qui bafouille, qui bredouille. Breton *babous*. Un *l* analogique provenant d'un autre mot breton *balbouza*, s'est introduit; cf. *Lex. V. H.*

*barbentès* : dans l'expression *c'est fait à la barbentès*, c'est-à-dire c'est fait vite, sans soin.

*blepper, flepper, vlepper* : bavarder, radoter; quelquefois tromper. V. Henry donne dans son *Lexique* le verbe *labenna* par dissimilation pour l'hypothétique *blabenna*.

*blochée* : bloc, touffe. Formation populaire sur le mot *bloc*, à l'aide du suffixe *-ée* qui indique la quantité contenue.

*bloncer* : meurtrir. Breton *blonsa*. La forme *blosser* existe aussi; cf. *Lex. V. H.*

*bolée* : non seulement ce que contient le bol, mais le bol lui-même; cf. *P. de Pl.*

*braopic* : manchot, personne dont le bras est atrophié.

*braler* : battre, rosser. — Ex. : *je l'ai bralé*, déformation du français *branler*.

*brave* : beau, bien habillé; vieux sens de cet adjectif.

*bricoler* : se livrer à de petits travaux, en dehors de ceux que l'on a l'habitude de faire; cf. *P. de Pl.*

*caïorn* : borgne; cf. *calorgne* (Bas-Maine).

*catelic* : se dit de l'homme qui s'occupe des soins du ménage,

de la toilette des femmes, des choses qui ne sont pas viriles; cf. *catel*.

*clette* : barrière. Breton *cloued*, apparenté au français *claire*.

*clore* : enveloppe, bogue de la châtaigne. Breton *kloren*; cf.

*Lex. V. H.*

*clucher* : se baisser. Breton *klucha*, var. de *kluja*.

*comparer* : confondu avec *comparaître*. — Ex. : à *comparaître de lui, il n'est pas si fort*.

*content* : prêt à, disposé à. — Ex. : *il est content de l'envoyer avec lui*.

*correspondre* : Ce mot présente quelquefois une dérivation de sens que la phrase suivante fera comprendre : « Le boulanger m'a fait correspondre que faute de manque de farine, il ne pouvait pas me livrer son pain. » (Phrase recueillie dans un texte.)

*euche* : boucle de cheveux. Breton *kuchen*.

*cuigne* : imbécile.

*darder* : battre, rosser d'importance.

*dégouttière* : gouttière, par analogie avec dégoutter

*discraper* : gratter, en parlant des poules, quelquefois aussi en parlant d'un cheval arrêté qui frappe la terre de son sabot. Breton *diskrapa*; cf. *Lex. V. H.*

*droche* : souillon.

*éclore* : ouvrir (transitif). — Ex. : *éclore des petits pois, éclore des châtaignes*. Formé sur le substantif *clore* = *cosse, bogue*; cf. *bogue* sur lequel on a formé *éboguer* (cf. *P. de Pl.*). — L'analogie du sens de notre verbe *éclore* (intr.) a dû aussi exercer son influence.

*emporter* : emmener. — Ex. : *j'ai emporté le cheval et la voiture à l'écurie*.

*envoyer* : apporter. — Ex. : *j'ai envoyé mon livre avec moi*. On dit aussi : *envoyer le cheval à l'écurie*. D'une façon générale, on peut dire que ce verbe est généralement employé pour *apporter, emporter, emmener, conduire, expédier*.

*espérer* : attendre; cf. *P. de Pl.*

*farbouille* : étourdi, désordonné. Formé sur le breton *farvel*,

avec adjonction du suffixe *-ouille* indiquant l'insouciance, la malpropreté; cf. le mot populaire *tripatouiller*.

*flao* : idiot.

*flipp* : cidre chaud fortement mélangé d'alcool et sucré.

*fonable* : avantageux, qui porte profit. Formé sur le breton *founn*, avec adjonction du suffixe *-able*. Ce mot est très employé (emprunté au français *faonable*, J. L.).

*foller* : devenir fou.

*fossé* : confondu avec talus.

*friant* : fringant. Breton *friant*.

*friand* : bon à manger. Ex. : *des confitures friandes*. C'est le sens vieilli qui se trouve encore dans La Fontaine : Le Renard et la Cigogne, par exemple.

*goût* : plaisir. — Ex. : *j'ai eu du goût au bal*; avoir du goût, « s'amuser follement. »

*grafigner, grapigner* : égratigner; cf. *P. de Pl.* où la forme correspondante est *grassigner*; cf. breton *kraf, krafa*.

*job* : imbécile; cf. G. Dottin, *Glossaire des parlers du Bas-Maine*.

*jouass* : qui aime à jouer; cf. *P. de Pl.*

*jouailler* : se trouve encore dans les dictionnaires français, mais il est très vieilli.

*licher* : lécher.

*lichous, lichouse* : lécheur, gourmet; cf. *P. de Pl.*

*malice*. Dans l'expression *avoir la malice de quelqu'un*, malice prend un sens voisin du mot haine. C'est, proprement : en vouloir à quelqu'un.

*meignate* : bataille à coups de pierre. Breton *mein* « pierre ».

*merle* : marne, sable particulier, constitué par une infinité de petits coquillages collés les uns aux autres; on s'en sert pour amender les terres (picard *merle*, J. L.).

*moucher* : une vache mouchée est une vache voleuse au front de laquelle on a fixé une planche qui l'empêche de passer sa tête à travers les haies; cf. *mouchette* « mouchoir » (Bas-Maine).

*mousse* : enfant, apprenti, enfant qui fait les commissions du patron.

- peinteuse* : femme qui est chargée de décorer les pots aux usines de Loc-Maria.
- pillou* : chiffon. — Ex. : *c'est bon à mettre aux pilloux*, — *le marchand de pilloux*; en Haute-Bretagne.
- pigner, pignoufer* : pleurer, pleurnicher; cf. *P. de Pl.*
- pondalé* : pont d'allée, seuil de la porte, palier.
- quigne* : dos. Breton *kein*.
- raon* : radoteur. Breton *randon*, emprunté lui-même au vieux-français à *randon* : « à la hâte, au hasard »; cf. *Lex. V. H.*  
On dit *ran-ran-ouer*, radoter.
- rèveur* : même sens.
- reus* : bruit, train. Breton *reus*.
- roc'heller* : ronfler, râler. Breton *roc'hella*.
- sonner* : jouer d'un instrument de musique. On dit non seulement : *sonner du biniou*, mais aussi, par analogie, *sonner de la flûte, du piano*.
- stringfoër* : malingre, homme de maigre mine (probablement : *lanceur de foire*, J. L.).
- talus* : cf. *fossé*.
- tarluche* : personne qui a mauvaise vue.
- termer* : geindre sans cesse. Breton *termi*, haleter, gémir, emprunté lui-même au français populaire *trimer*.

Je ne saurais trop déclarer, en terminant ce très court glossaire, combien m'ont été utiles les relevés analogues qui ont déjà paru dans les *Annales* pour les patois de l'Ille-et-Vilaine (t. X, XI, XII, XV et XVI) — et renvoyer le lecteur, presque pour chaque mot, soit à l'un soit à l'autre de ces relevés. On s'étonnera peut-être du petit nombre de mots que je présente. Le vocabulaire d'un parler populaire est toujours très riche, en effet. Celui de Quimper ne fait pas exception à la règle. Mais je n'ai voulu conserver que les mots usités par tous et compris par tous. Chaque jour, il arrive qu'un mot breton est « francisé ». Quand le français n'y peut bouter, il faut bien que le breton y aille, si l'on veut finir sa phrase. Faudra-t-il donc noter toutes ces créations éphémères et individuelles ? Quelques-unes sont agréées par le parler populaire. Elles y

demeurent. Mais un plus grand nombre ne vivent qu'un temps et, comme telles, n'offrent qu'un faible intérêt.

### Syntaxe.

Les renseignements qui suivent ont été, en totalité, recueillis depuis deux ans dans des devoirs d'élèves.

Comme on le verra, les faits signalés ne sont pas particuliers au parler de Quimper, du moins la plus grande partie d'entre eux.

Je ne les cite que pour confirmer cette constatation déjà fort ancienne que, sur n'importe quel endroit du territoire, c'est toujours à propos des mêmes constructions que le peuple est en désaccord avec les grammairiens, régisseurs de la langue.

J'ai fréquemment relevé :

- L'absence de la négation *ne* devant *pas*, *point*, *plus que*, etc., devant les verbes qui doivent en être précédés en propositions subordonnées (*je crains que*, *je ne désire pas que*, et expressions équivalentes) ; cf. *P. de Pl.*, § 250.
- La confusion de *qui* et de *qu'il*.
- La coordination, surtout après un verbe déclaratif, de compléments de nature différente. — Ex. : *il lui demanda son aide et de lui donner des conseils*.
- L'omission du pronom de la 3<sup>e</sup> personne *le* ou *y* rappelant une idée précédemment exprimée. — Ex. : *Alcibiade fut mis en accusation, quand il ne pensait pas*.
- L'omission du pronom partitif *en* dans des phrases comme celle-ci. — Ex. : *Combien avez-vous de livres ? — J'ai deux*.
- L'éloignement du relatif et de son antécédent. — Ex. : *Il prit son aîné par la main, qui avait le cœur bien gros*.
- L'emploi du conditionnel dans la proposition subordonnée, correspondant au conditionnel de la proposition principale. — Ex. : *si je fumerais, je serais malade*.

— L'emploi de l'indicatif après *bien que*, *quoique*, dans les propositions concessives, etc.; cf. *P. de Pl.*, § 221. Le subjonctif est d'ailleurs en voie de disparition, ici comme ailleurs.

Voici toutefois une tournure très fréquente à Quimper et que je n'ai pas entendue en dehors de la Bretagne.

Immédiatement placé devant un infinitif, le verbe *faire* est devenu un véritable auxiliaire et a pris le sens suivant : causer, occasionner l'action que cet infinitif exprime : *faire venir quelqu'un*, *faire aller le commerce*, etc. <sup>(1)</sup>.

Cette construction est employée à Quimper, mais le substantif est toujours placé entre l'auxiliaire *faire* et l'infinitif. On dit : *faire un élève venir*, *faire le commerce aller* (en breton *ober d'eur scolaer donet*, J. L.).

Les exemples que j'ai relevés sont très nombreux. Je ne citerai que le suivant : *Saint Michel, pour faire le diable s'irriter*, etc..., d'après lequel il apparaît bien que *faire*, dans ces constructions, a le sens de *faire en sorte que*, et que la proposition infinitive qui suit équivaut à une consécutive : [*que*] *le diable s'irritât*.

L'emploi de certains verbes est souvent maladroit. *Venir* se dit pour *devenir*. Ex. : *il est venu malade, paresseux*, etc. (breton *deut eo da veza klaon*, J. L.).

On dit couramment : *je suis venu au lit*, pour : *je me suis mis au lit*, et aussi : *il devint en colère*, pour : *il se mit en colère*.

Enfin certaines expressions sont pléonastiques : *il est parti s'en aller*, *recommencer de retour*.

Des locutions, comme *pas courir qui fait pas* (il court bien); *pas joli c'est pas* (c'est très joli), que j'ai entendues quelquefois, sont plutôt spéciales au pays de Quimperlé.

Comme expression adverbiale, je citerai : *la même chose*, qui équivaut à *aussi*. — Ex. : *Vous êtes trop chargé, vous*

(1) L'explication de cette construction est diversement présentée par les grammairiens.

porterez ceci tout à l'heure. — Oh ! non ! je le porterai bien la même chose (bret. *ar memes tra*, J. L.).

*De nouveau* est remplacé par *de retour* (bret. *en dro*, J. L.).

Ainsi par *de même*. — Ex. : *c'est bon d'mém.*

*Pour l'instant, pour le moment* ne s'emploie pas. On dit *pour encore*.

L'emploi des prépositions et des locutions prépositives donne lieu à quelques remarques :

*a = de* possessif. Cf. *P. de Pl.* — = *dans*. — Ex. : *il s'est perdu au bois.*

*après* = autour de, contre. Cf. *P. de Pl.*

*avec, d'avec* (bret. *gant*). Cette préposition, d'un usage très étendu, indique toutes espèces de rapports, que les exemples suivants feront voir :

Il a reçu un coup de bâton avec lui (de lui).

Il a acheté des bonbons avec lui (à lui).

Il a pris du chocolat avec lui (= il lui a volé du chocolat).

Il a eu du goût avec lui (= il a tiré du plaisir de lui).

Il a reçu une lettre avec lui (de lui).

*Ensemble que*. — Ex. : elle est partie s'en aller *ensemble que son frère*.

*Sur* = à. — Ex. : *il a pris des plumes sur Korentine*.

L'emploi des conjonctions n'offre rien de particulier, sauf celui de *puisque* qui est très souvent employé à la place de *parce que*. — Ex. : *Pourquoi n'êtes-vous pas venu ? — Puisque j'étais malade.*

Les interrogations introduites par *est-ce que* sont fort peu usitées. Le plus souvent, comme en breton, c'est le ton seul qui indique que l'on interroge, le pronom conservant sa place habituelle devant le verbe : *Tu viendras dimanche ? Tu auras du pain pour ton goûter ?*

À la question : *combien êtes-vous ?* et aux questions analogues, la réponse courante est : *on est qu'à cinq*. On interroge d'ailleurs ainsi dans ces cas : *à combien êtes-vous*

La confusion des genres est continuelle. On ne peut pas dire, à ce sujet, que tel mot soit plutôt féminin, alors qu'il est, en français, masculin. Ces fautes sont individuelles.

### Conclusion.

Je ne voudrais pas prétendre avoir donné un relevé complet des divers phénomènes qui constituent la physionomie du parler populaire de Quimper. Tout au plus, puis-je assurer que j'ai présenté les traits essentiels de ce parler.

Dans la mesure où cela m'était possible, j'ai tenu à observer la méthode et le plan que l'on remarque dans les articles déjà parus dans les *Annales* sur les parlers de l'Ille-et-Vilaine, et surtout dans l'ouvrage de M. Dottin sur le parler de Plé-châtel. Mais j'ai indiqué, dès le début, qu'un parallélisme complet ne pouvait être établi entre les patois et le français populaire de Quimper.

Voici ce qu'il me semble intéressant de noter : deux langues vivantes sont en présence, dont l'une est « encerclée » par l'autre. Que se produit-il ? Là où le français est complètement appris, je veux dire dans la campagne immédiatement autour de Quimper, il n'est pas transformé. Rarement parlé, il ne l'est qu'au prix d'un effort grammatical considérable et permanent (dans certains cas, il est même complètement désappris). Des cultivateurs m'ont parlé en français : ils ont usé d'une langue très correcte, à peine déformée dans la prononciation. Il est évident que chez ces personnes il y a eu juxtaposition de deux vocabulaires et de deux syntaxes.

Mais dans la ville même, où la population change, où la langue française est très employée, le français correct est rapidement transformé. De nombreux emprunts sont faits au breton. Si le mot emprunté est d'allure trop bretonne on le modifie. Quelquefois il ne faut que supprimer la finale. Une autre fois, on lui ajoute un suffixe approprié. Il arrive que l'on emprunte au breton un mot que le breton avait lui-même emprunté au français (cf. *clette*). C'est une nouvelle refonte qui laisse toutefois subsister des traces des modifications antérieures. Arrivera-t-il à un nouveau-crée d'être encore une fois absorbé par le breton et encore une fois refondu ? Je ne le crois pas. Le breton perd trop de terrain aujourd'hui.

Mais ce qui se passe à l'heure actuelle nous instruit sur ce qui s'est passé autrefois dans toute la Bretagne. Un certain nombre de mots qui restent dans les patois d'Ille-et-Vilaine et du Morbihan ont été, tout comme les mots actuels du parler de Quimper, extraits du breton et accommodés à l'allure générale du parler où ils sont demeurés.

Un autre fait à constater, c'est l'influence assez réduite que la syntaxe bretonne a exercée sur la syntaxe de ce parler. L'observateur superficiel est très souvent tenté d'expliquer par l'influence du breton telle tournure qui, en réalité, n'est qu'une tournure universellement populaire qui a continué à vivre ou même s'est spontanément développée, parce que partout les tendances populaires, en fait de langage, sont identiques.

Je terminerai par un souhait : il serait, je crois, désirable que là où le breton est encore parlé, dans le Finistère en particulier, on relevât ainsi la prononciation et le vocabulaire usités dans le parler populaire. L'enseignement du français dans les écoles, donné par des personnes du pays même, auxquelles par conséquent ces faits échappent le plus souvent, cet enseignement, dis-je, ne pourrait que profiter d'un tel travail.